

## NICOLAE IORGA À PARIS LORS DE SES ÉTUDES

DAN BERINDEI

Membre de l'Académie Roumaine

Nicolae Iorga est une personnalité de dimensions exceptionnelles, non seulement de l'historiographie roumaine mais de celle universelle également. En même temps, on peut remarquer, en examinant son existence, le rôle primordial joué par la France tant pendant les années de sa formation, que durant la plus grande partie de sa vie.

Dans ses mémoires, le savant écrivait: «Je n'ai jamais eu dans mes mains, en ce qui concerne la langue de ma nation ou celle française, qui ne me posait pas de problèmes même à cinq ans, ces laids livres de mémorisation qu'on nomme abécédaire ou grammaire.»<sup>1</sup> Il donnait aussi d'autres informations, en précisant que «le livre qui m'attendait et qui me tentait, m'attirait à chaque moment était le livre français»<sup>2</sup>. Or, son père avocat du libraire Petrini de Iassy, qui avait liquidé sa boutique, avait été payé pour ses services par des livres, que le savant évoquait plus d'un demi-siècle plus tard: «ces beaux livres français de la maison d'édition Calman-Lévy, ornés de fleurs en relief sur leur reliure multicolore»<sup>3</sup>. Ces livres avaient fait les délices de son enfance et il était prêt à rédiger leur liste même après 60 ans! «J'ai fait maints voyages alors, écrivait Iorga, et des grands hommes ont été ceux qui m'ont dirigé. Par Victor Hugo dans ses *Orientales*, j'ai vu détruites par le feu Sodome et Gomorrhe, quand l'ange a dit au feu non-connaisseur: "ici!" par lui, en volant sur les ailes d'une grandiose poésie, je suis entré dans le palais d'Ali Pacha, "lumière des lumières"... j'ai compatissé le visir qui a vu son armée restant sur le chemin de bataille... j'ai crié de joie avec Kanaris quand est sauté dans les airs la galère du Capoudan, même j'ai l'impression que moi-même j'ai aidé que la mèche soit mise exactement sous la chambre où se trouvait la poudre.»<sup>4</sup>

Iorga s'est affirmé parmi ses contemporains en tant qu'une personnalité remarquable en passant brillamment et rapidement sa thèse de licence. Il n'avait suivi les cours qu'une seule année et les examens ont démontré qu'il s'agissait d'un

<sup>1</sup> N. Iorga, *O viață de om așa cum a fost*, édité par Valeriu et Sanda Râpeanu, București, 1984, p. 9.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p.11.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 12-13.

vrai phénomène; ses collègues le comparaient à «la bibliothèque d’Alexandrie avant qu’elle ne soit brûlée»<sup>5</sup>. Après la soutenance de la thèse, le corps professoral de l’Université lui avait offert un banquet. C’est ainsi aussi qu’il a obtenu une bourse d’études de quatre ans en avril 1890.

Il a quitté Bucarest pour Paris le soir du 19 octobre la même année, avec sa jeune épouse Marie, muni de lettres de recommandation pour Louis Léger et Emile Picot. Dans ses souvenirs il évoquait son arrivée dans ce Paris de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, «presque tombé du ciel, avec mon chapeau gris, une barbe encore petite, les yeux terrifiés de ce chaos indescriptible». Il se souvenait de l’immense boulevard sur lequel régnait le brouillard humide de l’automne», «les fronts infinis des hautes maisons noires, ressemblant l’une à l’autre», mais aussi «un monde en hâte» et «les cris longs et tristes des vendeurs ambulants». C’est ainsi qu’il fit connaissance «avec la cité immense d’où tant de lumière» lui était parvenue et «où vivaient ... mes dieux littéraires, tels que je les avait connus l’un après l’autre des pages délicatement illustrées de Daudet, dans *Trente ans de Paris*»<sup>6</sup>.

A Paris Iorga et son épouse ont habité quelques jours à l’Hôtel Rollin, près de la Sorbonne, ensuite chez les dames sexagénaires Lagier, 6 rue des Ecoles, pour déménager ensuite dans un petit appartement rue du cardinal Lemoine, où le portier, tenant compte de la correspondance abondante et des livres que Iorga recevait, l’avait annobli en le nommant «Monsieur du Chorka»<sup>7</sup>. Parmi ses collègues, boursiers comme lui-même, il se rappelait Démètre Evolceanu, ancien collègue de classe, qui les avait reçus à la Gare de l’Est, le futur archéologue Teohari Antonescu, le philosophe Rădulescu-Motru ou Pompiliu Eliade<sup>8</sup> protégé d’Odobescu, les deux derniers devenant d’ailleurs les collègues de Iorga en tant que professeurs de l’Université de Bucarest.

La masse des étudiants roumains qui «étaient nombreux, presque innombrablement nombreux» il ne la frayait pas, car il n’allait pas dans les cafés du Cartier latin. D’ailleurs c’est évident que la vie menée par Iorga dans ce Paris fin de siècle était loin d’être trop agréable surtout pour sa jeune épouse, dont la mission consistait surtout à faire la cuisine et à tenir les comptes. Très «rarement on allait aux théâtres et tout aussi rarement à l’Opéra», écrivait Iorga, en notant aussi «qu’aucun spectacle ne lui a laissé un souvenir». Il se rappelait toutefois *Par le glaive* de Richepin et l’opéra *Le Mage* de Massenet. Le dimanche ils tentaient une excursion aux alentours de Paris, mais il n’aimait pas les agglomérations et ainsi ils revenaient le plus souvent à la maison<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> Lettre de son ami Démètre Evolceanu adressée à N.Iorga le 24 janvier 1890 *Scrisori către N.Iorga* (Lettres adressées à N. Iorga), volume paru par les soins de Barbu Theodorescu, Bucarest, 1972, vol. 1, p. 103).

<sup>6</sup> N. Iorga, *O viață de om...*, p. 127.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 128, 130.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 128–129.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 129, 130–131.

Iorga ne fraya ni ses collègues français, car, écrivait-il, «la bourgeoisie de cette société si prudente et si économe se méfiait à juste raison de n'importe quel étranger avant qu'il ne soit longuement et avec soin vérifié»<sup>10</sup>. Il ne visita pas ses professeurs, car «l'habitude n'existait pas» et il se souvenait seulement d'une invitation qu'il avait rendue à Picot, dont on garde par ailleurs aussi la lettre d'invitation du savant. La conclusion du grand historien concernant la société française et l'influence qu'elle a exercée alors sur lui mérite d'être mises en évidence. «La société française, notait-il, de laquelle, on avait tellement à gagner en tant qu'équilibre mesuré, comme organisation du travail, comme discrétion et sobre élégance m'est restée totalement inconnue.»<sup>11</sup> Le contact spirituel était toutefois établi et du point de vue de ses études et de son perfectionnement scientifique, ce séjour parisien de plus de deux ans allait le marquer profondément.

Iorga avait démontré son extraordinaire capacité de savoir, une mémoire qui éblouissait dès alors, une intelligence hors du commun, mais c'est surtout pendant ce long séjour à Paris qu'il est devenu le chercheur passionné et infatigable. Il était venu à Paris pour se parachever en tant que philologue, mais il avait décidé même avant son départ de parfaire sa spécialisation en histoire. D'autre part, il allait subir une désillusion, car son projet de thèse de doctorat rapide a échoué. Sa thèse de licence de Jassy n'a pas été reconnue et par conséquent il a dû obtenir son diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes et quant au doctorat il a dû se déplacer en Allemagne après son stage parisien.

Cependant, l'essentiel était l'apprentissage du métier et cela il l'a réalisé pleinement à Paris. Dès avril 1891 il communiquait à Alexandru Odobescu qu'il était arrivé à écrire «joliment» le français<sup>12</sup>. Il avait donné des conférences et publié un article dans la «Revue Historique», il avait appris la paléographie latine médiévale avec Langlois et même – recommandé par Louis Léger – il avait commencé à rédiger des articles pour l'*Encyclopédie Française*. D'autre côté il s'était mis à apprendre des langues étrangères, non seulement l'anglais, mais aussi le danois, le hollandais, le suédois et le portugais<sup>13</sup>. Il a travaillé avec passion dans les bibliothèques et les archives, guidé par ailleurs par ses professeurs. En même temps, il envoyait des contributions, inclusivement des poésies aux revues de son pays.

En 1892, en partant de Paris, il a entrepris des visites à Londres et en Italie, en s'arrêtant à Rome, où il travailla grâce à l'intervention du professeur Geoffroy de l'Institut français de Rome dans les archives du Vatican. En automne de nouveau à Paris, il se hâta à déposer sa thèse, ce qu'il réalisa en novembre en la présentant à Monod. Les mois suivant, les membres de la commission ajournèrent

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 131.

<sup>11</sup> *Ibidem*.

<sup>12</sup> Idem, *Corespondență* (Correspondance), volume paru par les soins de Ecaterina Vaum, Bucarest, 1991, vol. 3, p. 13.

<sup>13</sup> Idem, *O viață de om...*, p. 138–139.

maintes fois leurs conclusions. La thèse de Iorga était très grande et son écriture posait aussi des problèmes.

En janvier 1893, Iorga quitta Paris pour Berlin, où il voulait soutenir sa thèse de doctorat, ce qu'il réalisa, mais pas à Berlin, mais à Leipzig en automne de la même année. Ce fut en août qu'il a soutenu sa thèse sur Thomas III, marquis de Saluces et en octobre le volume sortit de sous presse. Par contre, sa thèse parisienne connut une véritable odyssee. Ce ne fut que fin juin, seulement deux mois avant la soutenance de la thèse de doctorat à Leipzig, que le dernier «commissaire responsable» déposa son rapport en faisant «un grand éloge» à l'auteur<sup>14</sup>. Mais il s'agissait maintenant d'imprimer cette thèse de 700 pages, «ce que le budget de l'Ecole» ne permettait pas! Iorga fut ainsi obligé d'accepter une réduction. Le livre intitulé *Philippe de Mézières (1327–1405) et la croisade au XIV<sup>e</sup> siècle* ne paraîtra qu'en février 1896, dédié par le jeune et vulcanique historien à Monod.

Mais revenant au séjour parisien de Iorga on doit remarquer qu'il allait se reprocher vers la fin de sa vie le programme qu'il s'était imposé lui-même. «Je ne vais jamais me pardonner, écrivait-il, que j'ai été plus de deux ans à Paris quand j'aurais pu écouter au Collège de France un Renan, quand aux séances solennelles de l'Académie on pouvait voir Taine, sans que j'essaye à connaître l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise*»<sup>15</sup>. Parmi ses professeurs, il allait se souvenir de trois d'entre eux qu'il avait trouvés remarquables. Il s'agissait de l'abbé Duchesne, qui était selon Iorga «Voltaire, en chair et en os, mais aussi dans l'esprit», de Monod, «très distinguée figure de sévère calvin», marié à la fille de Herzen et de Charles Bémont, qui «nous montrait, notait Iorga, une sympathie profondément compréhensive, qui console les souffrances et donne confiance dans l'inévitable succès de la droite cause»; il ajoutait aussi Charles Langlois – »blond, avec de petits yeux [cachés] derrière les lunettes... ayant un profil entre celui d'Eschyle et celui de Paul Verlaine» – qui lui avait indiqué dans la Bibliothèque de l'Arsenal les lettres de Philippe de Mézières<sup>16</sup>.

La séjour parisien offrit au jeune et passionné historien l'occasion de former sa bibliothèque. Chaque jour entre 9 et 11 heures du matin il visitait les bouquinistes des quais de la Seine et achetait des livres se permettant un investissement journalier de 20 centimes<sup>17</sup>! Jusqu'à son départ il réussit à acheter des centaines et même des milliers de livres. D'autre côté il trouvait aussi du temps pour apprendre des langues étrangères; il se consacra surtout à l'anglais, mais aussi à d'autres langues, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut. Cependant, c'est à la Bibliothèque Nationale qu'il passait le plus de temps.

<sup>14</sup> Idem, *Scrisori către N. Iorga...*, vol.1, p. 407.

<sup>15</sup> Idem, *O viață de om...*, p. 132.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 135–137.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 138.

Faisant un bilan, on peut constater que ce séjour parisien a représenté pour Iorga une étape décisive, celle de sa formation en tant qu'historien. C'est à Paris qu'il apprit le métier, c'est dans cette «cité des Lumières» que celui qui était arrivé avec des connaissances immenses, surtout vu son âge, acquit la capacité d'être un créateur et non seulement «une bibliothèque d'Alexandrie»! C'est à Paris que furent posés les fondements d'une carrière extraordinaire, c'est là que le grand historien prit son vol! Ce séjour marqua toute sa vie, quoique comme je l'ai montré une autre fois, ses rapports avec la France prissent leur véritable essor surtout à partir de la première guerre mondiale et se développèrent pendant l'entre-deux-guerres jusqu'à sa tragique disparition en novembre 1940. En tout cas, c'est alors à Paris, dans les premières années de sa carrière, que fut déclenché un processus irréversible de formation et furent jetées les bases des liens indestructibles entre Nicolae Iorga et la France<sup>18</sup>.

<sup>18</sup> Voir Dan Berindei, *Nicolae Iorga et la France*, dans «Revue roumaine d'études internationales», XXVII (1993), n<sup>os</sup> 5-6, p. 363-367.